

Les périodes sont des régions du Monde

Christian GRATALOUP

Résumé

La périodisation est souvent vécue comme un pis-aller méthodologique pour pouvoir penser le temps. Cet article défend au contraire l'effectivité de la périodicité du temps historique, qui permet de distinguer la reproduction, la transmission intergénérationnelle, et la transformation dans la dynamique des sociétés. Mais cela suppose de localiser géographiquement chaque période : les découpages temporels sont simultanément régionaux. Cette réflexion est devenue urgente dans un contexte de pensée globale de l'histoire.

Mots-clés : périodisation, géographie, mondialisation, préhistoire.

Abstract

Periodization is often experienced as a last-resort methodological tool for thinking about time. This article defends the effectiveness of the periodicity of historical time as it permits the differentiation of reproduction, intergenerational transmission and transformation in the dynamics of societies. Its condition, however, must be the geographical location of each period ; the divisions made in time are simultaneously regional. The context of a global reflection on history has made this an urgent matter.

Keywords: periodization, geography, globalization, prehistory.

Écrire l'histoire, est-ce faire un dessin animé ou une bande dessinée ? Ce texte avance l'idée que, si les deux genres ont leurs mérites, retracer l'évolution des sociétés, en faire le film en quelque sorte, c'est aussi simultanément réaliser des cartes, des images fixes successives. On pourrait penser que les modalités d'écriture actuelles permettent et permettront de plus en plus de s'affranchir des contraintes de chacun de ces genres. Pourtant, la question n'est pas que de mise en scène. Derrière ce qui pourrait sembler surtout de forme, se cache une question épistémologique que les sciences sociales s'efforcent le plus souvent de contourner, celle de la pensée du temps. Jusqu'à la fin du XX^e siècle, le problème de la relativité généralisée restait plus latent qu'omniprésent. Maintenant, dans un contexte où la mondialité s'impose quotidiennement, le découpage d'un temps simplement linéaire s'avère naïf. Sommes-nous condamnés au relativisme postmoderne ? Ce serait penser l'histoire des sociétés, présentes et plus encore à venir, enfermées dans des aires civilisationnelles

aux temporalités incompatibles les unes aux autres : un horizon huntingtonien¹.

Cet article défend au contraire la thèse selon laquelle nous devons progresser dans notre aptitude à penser le temps d'une société relativement aux temps des autres sociétés avec lesquelles elle a des relations, à tout à la fois autonomiser et connecter l'historicité de chaque ensemble social. Construire de telles interrelations suppose de conceptualiser la distance entre tous les éléments. Substituer un système de temporalités à un temps universel nécessite simultanément de mettre au jour une géographie tout aussi différenciée : l'histoire, dès lors qu'elle est pensée globalement, est une question géographique. Ainsi peut-on espérer dépasser la tentation relativiste par l'analyse des situations relatives des processus historiques. En somme, construire la relativité pour combattre le relativisme.

Entre BD et dessin animé

En 2010, la revue de cartographie *Mappemonde*² a publié son numéro 100. Ce fut un numéro spécial composé d'un unique dossier consacré à la modélisation chronochorématique urbaine. L'atelier du Centre national d'archéologie urbaine (CNAU) venait, depuis le début des années 2000, de transformer les Documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France (DEPAVF)³ en modèles interprétatifs. Plusieurs villes du territoire français actuel ont ainsi vu leur « trajectoire » représentée par une série de figures décomposant les logiques urbaines, étape après étape. De plus, selon le postulat de l'absence de solution de continuité entre le général et le particulier fondateur de la chorématique, l'atelier de chronochorématique de Tours⁴ ne s'est pas contenté de juxtaposer des monographies urbaines. Non seulement,

1. HUNTINGTON Samuel, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster, 1996 (trad. fr. *Le choc des civilisations*, 1997).
2. La revue *Mappemonde*, publiée par le CNRS, a été créée en 1987 par le GIP Reclus. Elle a été éditée sur papier jusqu'en 2003. Depuis elle est une revue électronique : <http://mappemonde.mgm.fr>.
3. Les DEPAVF sont des monographies publiées par les éditions du patrimoine (Monum, ministère de la Culture). Chaque volume présente de façon systématique l'état des connaissances du patrimoine archéologique d'une ville. Il s'agit donc d'un inventaire présenté à la fois sous forme de listes chronologiques et thématiques et d'un portfolio cartographique présentant les restes archéologiques par étapes, généralement siècle par siècle, sauf pour les périodes les plus anciennes. Il s'agit donc d'un état des lieux des connaissances (l'information archéologique est croisée avec les sources écrites) et non pas d'une histoire urbaine expliquant un processus.
4. Le CNAU vient d'être fermé par le ministère de la Culture et ses fonctions transférées à Charenton. On ne peut que regretter que ce lieu unique permettant une réflexion décloisonnée entre archéologie, géographie et histoire disparaisse. Heureusement, d'autres lieux poursuivent une réflexion semblable, en particulier Bordeaux avec le laboratoire d'archéologie Ausonius et les géographes de l'UMR Ades.

ces modèles spécifiques sont réalisés dans le cadre d'une même légende et d'un langage commun, mais ils s'organisent à partir d'une trajectoire urbaine plus générale. Ce va-et-vient entre le général et le particulier, entre la ville et les villes, représente un laboratoire épistémologique vif. Il pose en particulier, pour le portrait général autant que pour les cas uniques, la question d'une périodisation de l'histoire urbaine. La manière de poser cette question, par la modélisation graphique, a le mérite d'être franche, mais elle n'est pas si originale. Écrire un ouvrage de synthèse sur l'histoire de villes de France pose le même défi de la construction d'une chronologie commune, traduite par des chapitres successifs, sauf à se contenter d'une juxtaposition de récits monographiques. Dans tous les cas, il s'agit bien de découper un processus en étapes.

Lors de la journée d'étude préalable à la finalisation de ce dossier⁵, le géographe Roger Brunet, initiateur de la chorématique⁶, a souhaité que l'histoire urbaine ainsi décomposée en étapes successives puisse devenir, grâce aux facilités techniques actuelles, un ensemble de dessins animés qui permettraient de voir la ville se transformer au fil du temps. Le lecteur pourrait ainsi regarder s'opérer les transformations successives de la fabrique urbaine. Sans contester l'idée qu'il faudra explorer cette piste, quelque chronophage qu'elle puisse être, je me suis élevé contre l'idée que ce pourrait être uniquement un progrès. Il me semble qu'il y aurait alors là une perte épistémologique. En effet, la présentation actuelle, qu'on peut assimiler à une bande dessinée puisqu'elle enchaîne des planches par étapes (appelés « épisodes » pour éviter le terme de « périodes »), est une manière explicite de mettre en scène les deux dimensions de la temporalité : la reproduction et la transformation.

Toute société, et tout élément d'une société comme le sont les villes, s'inscrivent dans une durée longue. L'enchaînement intergénérationnel permet la transmission des aspects immatériels du social, à commencer par la langue⁷, et la part matérielle d'une société a une permanence souvent beaucoup plus grande que celle des humains qui l'organisent (sinon, il n'y aurait pas d'archéologie). Sans cette évidente dimension reproductive, comment pourrait-on donner le même nom propre à des sociétés distantes de plusieurs siècles (parler de « la France » pour la société de François I^{er} et celle de François Hollande), voire de plusieurs millénaires

5. Ce débat s'est déroulé à Tours le 2 juin 2010; le numéro 100 de *Mappemonde* en rend compte.

6. BRUNET Roger, « La composition des modèles dans l'analyse spatiale », *L'Espace géographique*, 9-4, 1980, p. 253-265.

7. GRATALOUP Christian, « La condition géohistorique entre diffusion et 'asabiya' », *Atala*, 12, 2009, p. 229-248.

(dire « la Chine » pour l'Empire Han comme pour l'État présidé par Xi Jinping) ? Simultanément, d'évidence, rien n'est jamais semblable. Même si des traits sociaux se perpétuent bien au-delà de la durée des vies humaines, ils se modifient constamment. Il est aujourd'hui, pour la plupart des francophones, difficile de lire Froissart dans le texte ; il serait certainement encore plus rude de le comprendre s'il pouvait nous parler.

Or, les deux dimensions du temps social (mais il en va de même des temporalités de la matière et de la vie, simplement l'échelle chronologique est différente) sont constamment imbriquées. Un des clin d'œil culturels pour l'exprimer consiste à parler du « principe de Salina » par référence au *Guépard* de Giuseppe di Lampedusa⁸. Beaucoup de changements secondaires permettent à l'essentiel de perdurer. Tenter de penser le passé d'une société, c'est simultanément rendre compte de sa continuité, de sa reproduction et de sa dynamique, de son changement.

Prendre en compte cette double nature de l'historicité, si l'on en reste à cette présentation très formelle, n'aurait pas de grandes conséquences autres que rhétoriques. On a là une prudence classique du discours historien qui consiste à simultanément présenter (littéralement : rendre présent) le passé et affirmer son particularisme, sa spécificité. Au mieux, l'opération peut être envisagée en termes de traduction, ce qui suppose toujours une part d'invention verbale pour rendre compte de ce qui n'a pas de mots dans la langue de destination. Et l'on sait bien que c'est toujours, quelque peu, une trahison. Mais proposer la lecture du passé suppose des arrêts sur image. Je n'entends pas par là uniquement l'exercice du « tableau » qui consiste à présenter une société de façon synchrone, à une date donnée, mais plus largement la nécessité de considérer qu'on peut utiliser les mêmes mots, les mêmes notions, les mêmes analyses pour comprendre une société pendant une certaine durée. Si tout change tout le temps, il ne peut plus y avoir de mots, de notions, de noms communs, mais uniquement des cas uniques et des noms propres. L'histoire devient aphasique et le passé opaque. C'est pourquoi nous ne pouvons penser les sociétés d'aujourd'hui comme d'autrefois que dans le cadre de périodes.

Une période est donc une société précisée et délimitée selon une durée, découpage temporel dans lequel on convient tacitement avec ses interlocuteurs que toutes choses y sont égales par ailleurs : les mêmes mots y prennent le même sens, la boîte à outils d'analyse est la même.

8. DI LAMPEDUSA Giuseppe Tomasi, *Il gattopardo*, Milan, Feltrinelli, 1958 (trad. fr. *Le guépard*, 1959). C'est Tancredi, le neveu du prince de Salina, qui énonce l'adage de la résilience : « Il faut que tout change pour que rien ne change. »

Bien sûr, il s'agit d'une convention, d'une approximation qui permet simplement de construire un discours commun, d'un principe d'économie en quelque sorte qui permet de ne pas tout remettre en cause et redéfinir à chaque phrase. Le Moyen Âge, la Grèce classique, le Paléolithique, l'entre-deux-guerres... : voilà des découpages qui permettent de situer des faits sociaux, d'avoir une compréhension a priori avant de rentrer dans plus de complexité. Les périodes représentent la version temporelle des découpages, des catégories, qui nous servent à penser le réel : les disciplines scientifiques, à commencer par l'opposition majeure entre l'étude du monde de la matière et de la vie par les « sciences dures » et l'étude du social, les grandes catégories comme l'économie, le politique, le religieux, l'art..., les découpages géographiques (aires culturelles, régions, continents). Ces découpages ont une histoire et la plupart ne se sont cristallisées que récemment, dans le cadre de la science moderne occidentale. Mais elles permettent de parler et d'agir. Annoncer, par exemple, qu'on va étudier l'art en Europe orientale durant les Temps modernes, même si tous les termes nécessitent d'être précisés très vite, permet d'être immédiatement compris. Leur relativité est aujourd'hui évidente et leur remise en cause l'enjeu principal de la pensée globale ; il faudra y revenir. Mais avant, il faut également insister sur l'aspect scalaire du procédé.

Si le cadre appelé « Moyen Âge » est utile pour penser la naissance de la société européenne⁹, tout médiéviste considérera vite que, même sans changer de cadre géographique, la société du XI^e siècle n'est pas semblable à celle du XIV^e. Le procédé peut se poursuivre à l'infini jusqu'à l'infiniment petit chronologique. Mais la démarche inverse est tout aussi légitime. Ces sociétés médiévales, qui ne sont pas encore industrielles et ne sont plus de chasseurs-cueilleurs, se comprennent dans un ensemble qu'on peut appeler la grande période agricole, entre des événements souvent qualifiés de révolution, néolithique et industrielle. Cet ensemble se comprend comme la partition la plus classique de l'histoire de l'*Homo sapiens*, laquelle est une fraction, la dernière en date, des changements de l'espèce *Homo*. Mais là, nous insérons l'« histoire » (celle des sociétés humaines) dans l'histoire biologique, plus communément appelée « évolution », elle-même sous-ensemble de l'histoire du système-Terre, du système solaire, et finalement de l'univers. Nous avons besoin de ces emboîtements, de ces poupées russes intellectuelles, pour délimiter des domaines au sein desquels les mêmes mots ont le même sens.

9. LE GOFF Jacques, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?* Paris, Le Seuil, 2003.

L'opération de découpage n'est jamais innocente et ne va jamais de soi. Ces domaines de validité intellectuels sont néanmoins des cadres de pensée collective indispensables dont on ne saurait se passer. Bien sûr, quand ils sont indurés en corporations (des médiévistes, des indianistes, des politistes...) le risque est toujours grand de les réifier et de perdre de vue leur relativité, voire de justifier leur défense même si leur obsolescence intellectuelle est flagrante. Les groupes professionnels intellectuels sont aussi des faits sociaux, et peuvent donc privilégier la reproduction sur le changement.

La pensée périodique par emboîtement est intéressante pour conceptualiser la notion d'événement. Si une période est un découpage temporel (et spatial, il faudra y revenir) au sein duquel on considère que la reproduction l'emporte, il ne peut pas, à proprement parler, y avoir d'événement, à condition de donner un sens fort à ce dernier terme et non désigner ainsi n'importe quel processus de courte durée. Au sens fort, on peut entendre par « événement » ce qui n'était pas prévisible et qui modifie le cours des choses. Il faut que la structure d'ensemble soit transformée pour que se recompose un autre domaine de validité : l'événement est un avènement. Pour les très grands découpages traditionnels de l'histoire humaine, le Néolithique et la révolution industrielle, ce sont plus les événements qui permettent de penser les périodes que l'inverse, même s'ils peuvent être eux-mêmes, en changeant l'échelle, pensés comme périodes. Mais, à tous les niveaux, conceptions des ruptures et des périodes ne peuvent être disjointes. Penser par périodes, c'est nécessairement avoir une perspective discontinuiste. L'une des formalisations les plus fécondes de cette conception est la logique de l'histoire des sciences proposée par Thomas Kuhn¹⁰ : de longues périodes de « science normale » se succèdent, séparées par de courts moments de crise scientifique. Les périodes « normales » sont organisées par un paradigme partagé par tous les acteurs, sans qu'ils en aient d'ailleurs généralement conscience ; c'est après coup que l'unité périodique apparaît¹¹.

L'humanité est discontinue

La description qui précède n'a sans doute d'un peu inhabituel que son caractère formalisé. L'hétérogénéité du temps historique semble aller de soi. Comme écrit Jacques Le Goff dans son récent essai sur la fausse

10. KUHN Thomas, *Les structures des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2008 (1^{re} éd. 1962).

11. DUMOULIN Olivier et VALÉRY Raphaël (dir.), *Périodes. La construction du temps historique*, Paris, Éditions de l'EHESS, Histoire au présent, 1991.

coupure de la Renaissance, « Pour pouvoir mieux comprendre l'histoire, mieux en saisir les tournants, et donc l'enseigner, les historiens et les professeurs ont besoin de systématiser sa division en périodes¹². » Nul ne prétend qu'il s'agit d'une division purement nominaliste, une grille à l'emporte-pièce qui aurait pu trancher n'importe où, comme si on étudiait la géographie dans des polygones découpés uniquement par des méridiens et des parallèles. Quoiqu'une telle démarche existe, en fait, en histoire quand on utilise une simple grille de repérage, les regroupements d'années en décennies et, surtout, en siècles, comme des objets intellectuels ; ainsi le XVI^e ou le XVIII^e siècle se mettent à avoir une existence, une couleur, une dominante... et une micro-corporation spécialisée avec ses associations et ses revues.

Mais, quelle qu'en soit la forme, généralement sans donner aux périodes un nombre d'années presque égal, il y a accord tacite pour considérer la temporalité historique comme alternant des moments plus homogènes avec des « tournants », pour reprendre le terme utilisé par Jacques Le Goff, mot qui a connu une grande popularité dans les années 1980 au sein des sciences sociales. Je propose de comprendre cet accord non sur les découpages effectués mais sur le fait qu'il va de soi qu'il faut discrétiser et classer pour penser. Le postulat est beaucoup plus général que sur la seule partition du temps. Pourquoi, alors que l'unité biologique de l'humanité est une évidence, faudrait-il la concevoir socialement plurielle ? Cette question relève d'une actualité, celle de la dimension épistémologique de ce qu'on appelle, depuis un peu plus de trente ans, la « mondialisation ». Mais si elle est devenue « globale », elle concerne particulièrement les sociétés révolues.

Si l'on découpe les sociétés géographiquement, en pays, en régions, en aires culturelles, en « civilisations », la logique est la même. Il ne s'agit pas seulement d'une sorte de division du travail comme le seraient les problématiques thématiques (économie, politique, sociologie, religion, art, etc.), surtout si l'on n'oublie pas qu'elles peinent à être universelles. Mais parler de monde indien ou d'Amérique latine, d'Afrique noire ou de Polynésie, c'est bien supposer des aires définies par des traits homogènes qui les distinguent des autres, ce que signalent les majuscules des noms propres. Ce ne sont pas de simples catégories de repérage, de classement, comme pourraient l'être les carroyages ou même les continents classiques, proches en cela des « siècles » précédemment évoqués¹³.

12. LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 59.

13. MILO Daniel S., *Trahir le temps (histoire)*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

Ces homogénéités distinctes les unes des autres sont assez semblables aux périodes historiques classiques. Continuité et discontinuité sont dans un cas spatiales (similitudes qui permettent d'avoir un vocabulaire commun, une même boîte à outils, des spécialistes, bref comme pour les périodes), dans l'autre cas temporelles (le couple reproduction/transformation)¹⁴.

Il ne s'agit pas d'une similitude formelle, mais d'une conséquence majeure de ce qu'est précisément le social, c'est-à-dire le caractère de la diversité synchronique et de l'historicité. Les êtres humains ne sont guère divers biologiquement, beaucoup moins que la plupart des autres mammifères ; nul doute qu'en fonction des critères des biologistes ils forment une seule et même espèce. La diffusion très récente de l'humanité sur l'ensemble des terres émergées (très récente dans la temporalité de l'évolution biologique), à l'occasion de la dernière glaciation, donc il y a quelques dizaines de milliers d'années tout au plus¹⁵, en est sans doute la raison principale. Mais s'il n'y a qu'une humanité, il existe une pluralité de sociétés. Ce fractionnement, dont le planisphère dit « politique » représente la version la plus récente, est tellement évident qu'il ne nous interpelle guère. La piste géohistorique pour rendre compte de cette diversité était au cœur de mon précédent article pour *Atala*¹⁶. Le cœur du raisonnement était la contradiction entre la distance possible produite par les déplacements des sociétés qui, même avec les moyens dérisoires des anciens chasseurs-cueilleurs, pouvaient s'étendre à des milliers de kilomètres en quelques siècles, d'une part, et la nécessité de maintenir la cohésion de groupes sociaux, d'avoir des « proches », d'autre part. De cette tension entre mobilité à l'échelle planétaire, diffusion de l'espèce, et besoin de proximité sociale découle la diversité des sociétés malgré leur unité biologique.

La nécessité de la cohésion, du social donc, dont la carte des langues est l'un des meilleurs témoignages géographiques, est tellement évidente que les sciences sociales ne l'analysent guère. Pourtant l'anthropologie physique propose une piste intéressante¹⁷ : la prématurité particulièrement marquée chez l'homme, conséquence de la station debout, contraint les adultes à prendre très longtemps en charge les petits de l'espèce.

14. Ces similitudes impliquent qu'il n'y a pas de raison de préférer une organisation du travail universitaire en sciences sociales plutôt qu'en aires culturelles (choix fréquent en Amérique du Nord, que reprend la nouvelle politique du CNRS), en périodes ou en thématiques (partages des tâches plus courant en Europe).

15. GRATALOUP Christian, *Géohistoire de la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 2011 (1^{re} éd. 2007), chapitre 2 « Ancien Monde et nouveaux mondes », p. 47-74.

16. GRATALOUP Christian, « La condition... », art. cité.

17. COPPENS Yves et PICQ Pascal (dir.), *Aux origines de l'humanité*, Paris, Fayard, 2001, tome 2 *Le propre de l'homme*.

La transmission intergénérationnelle non chromosomique, les héritages non génétiques, dont on ne cesse depuis quelques décennies de découvrir l'importance chez les espèces qui élèvent leurs petits, oiseaux et surtout mammifères, est ainsi un phénomène particulièrement développé chez les humains, ce qui m'a amené à parler d'espèce hyper-sociale. Cette contrainte, la prise en charge indispensable des très jeunes pendant plusieurs années, représente, me semble-t-il, la base de la reproduction non biologique des groupes humains. Or, si des mutations génétiques peuvent se produire assez fréquemment, en particulier chez les mammifères, leur transmission est complexe et, parmi ces dernières, très peu modifient suffisamment la structure des êtres vivants pour qu'on puisse parler d'une mutation de l'espèce. Cela s'est bien produit ; les genres de la famille *Homo* ont été nombreux et cette diversité biologique est apparue fréquemment depuis au moins trois millions d'années. Mais ce rythme n'a rien de comparable avec l'évolution non biologique, celle issue de processus de transmission que l'on ne peut que qualifier de culturels. La vitesse de l'histoire sociale est considérable par rapport à celle de l'évolution biologique.

Ce détour ne nous éloigne pas autant qu'on pourrait le craindre de la question de la périodisation. Le tissage permanent des liens qui attachent entre eux des individus en sociétés est fondamentalement intergénérationnel. La discontinuité découle de la logique du vivant, de la contrainte biologique universelle qui organise la vie sous forme d'organismes à durée limitée se perpétuant comme espèce par un processus de reproduction dont les formes peuvent être fort variées. Ce caractère séquentiel du biologique prend une forme particulière pour les espèces, représentant une petite part du règne animal, qui supposent une phase initiale de prise en charge des jeunes organismes par des plus anciens, des enfants par les adultes, de l'éducation, dirions-nous pour notre espèce. Cette condition discontinue de la vie me semble le fondement biologique du non biologique, du social, comme les réactions biochimiques sont la base physique de la vie. La possibilité de transmettre les acquis d'une vie d'un individu ou de la génération d'un groupe à des plus jeunes ouvre à la reproduction non biologique, crée le champ du social. Dans mon précédent article d'*Atala*, j'avais insisté sur la conséquence géographique de ce processus : le fractionnement d'une humanité biologiquement homogène en de multiples sociétés.

Temporellement, on est au cœur du champ de contraintes de la combinaison reproduction/transformation. On peut en tirer quelques pistes globales sur la périodisation : la fission en sociétés différenciées, la destruction

ou l'absorption d'un groupe par un autre, le transfert d'une innovation décisive sont autant de ruptures temporelles majeures donc de bornes de périodes.

La première configuration me semble illustrée par la diffusion de l'humanité au cours de la dernière glaciation et son fractionnement en familles linguistiques variées. Ces nombreuses coupures spatio-chronologiques, accentuées au moment de la transgression post-würmienne par les barrières maritimes créées ou accentuées par la fonte et la remontée du niveau marin, nous resteront sans doute largement inconnues. En revanche, le fractionnement des grandes constructions impériales sous l'effet de distances trop considérables à gérer est plus proche de nous : disparitions de l'empire d'Alexandre, de l'Empire romain et, surtout, de l'Empire gengiskhanide dont les conséquences se mesurent à l'échelle de tout l'Ancien Monde. La logique de fission se produit quand une nouvelle centralité émerge assez loin de l'ancienne. La naissance de l'Europe, entre Loire et Rhin pour reprendre le cadrage géographique des spécialistes du haut Moyen Âge¹⁸, en fournit un bon exemple. Il a fallu pour cela d'abord que le monde antique gréco-romain se diffuse lentement mais sûrement vers le nord, loin des rivages de la Méditerranée, ensuite qu'évoluent les techniques agricoles permettant d'adapter aux terres lourdes des milieux atlantiques les plantes, les techniques et l'usage des animaux initialement associés à des milieux plus semi-arides (culture du froment, passage de l'araire à la charrue, joug, collier d'épaule, etc.). La fission finit par se traduire par une rupture au sein même de l'ancien centre du monde antique, le *Mare nostrum*, en séparant nord et sud de la Méditerranée, ce que vinrent sanctionner les « invasions arabes ». Je reprends ainsi le vieux modèle d'Henri Pirenne, sans forcément suivre sa vision systématique de la rupture des relations transméditerranéennes aux VII^e-VIII^e siècles¹⁹. L'important me semble le déplacement spatial.

La deuxième configuration, celle de la destruction ou de l'absorption d'un groupe par un autre, connaît une illustration particulièrement tragique avec l'arrivée des Européens en Amérique. Le choc épidémiologique fut tel qu'on estime que, dans les années qui ont suivi 1500, près de 90 % de la population amérindienne avait disparu, l'impact allant de l'élimination quasi totale (dans les Antilles) à des réductions moindres pour les groupes peu connectés et à faible densité. Si Jacques Le Goff a

18. GÉNICOT Léopold, *Les lignes de faite du Moyen Âge*, Bruxelles, Casterman, 1969.

19. PIRENNE Henri, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, Presses universitaires de France, 1970. L'édition originale (et posthume) date de 1936, mais la thèse défendue était connue depuis un article publié en 1923 sous le même titre dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*.

quelques raisons de contester la coupure des XV^e-XVI^e siècles, c'est à la condition de ne considérer que la société européenne. Peu de ruptures chronologiques furent aussi radicales que cette tragique époque en Amérique. Sans avoir évidemment la même ampleur démographique, le processus fut identique chaque fois que les Européens débarquèrent dans une île du Pacifique.

La troisième configuration, le transfert d'innovations décisives, s'est produite chaque fois qu'une société est entrée en contact avec une autre sans forcément avoir les moyens militaires ou biologiques de la soumettre ou de l'absorber, voire de la faire disparaître. Le Japon de l'époque *Sengoku* (XV^e-XVI^e siècles) est une société en expansion et en recomposition violente. C'est dans ce contexte qu'arrivent, avec les Portugais, quelques nouveautés techniques, l'artillerie européenne en particulier, dont se saisissent immédiatement les seigneurs de guerre. Des guerres civiles émerge douloureusement l'unification shogunale des Tokugawa au début du XVII^e siècle dont l'une des conséquences est la fermeture du pays (*Sakoku*) et l'expulsion des Portugais. Nul doute qu'il y a là un net changement, un événement majeur qui fait rupture. Dans l'historiographie classique du Japon, on parle du passage d'une société « médiévale » à une époque « moderne »²⁰.

Un autre exemple de transfert d'innovation qui bouleverse des sociétés et représente donc une rupture historique peut être pris avec l'introduction du cheval par les Espagnols dans les Grandes Plaines d'Amérique du Nord au XVII^e siècle. Des groupes, comme les Sioux, qui pratiquaient largement l'agriculture, sont revenus à un mode de vie fondé sur la chasse et la cueillette, le cheval permettant une efficacité cynégétique beaucoup plus grande. Ce changement social majeur est utilisé par Alain Testart dans son dernier ouvrage pour complexifier les modèles évolutionnistes des sociétés²¹.

Aborder ainsi de façon systématiquement spatio-temporelle les moments où, dans une société, la transformation l'emporte d'évidence sur la reproduction, l'accélération sur l'évolution lente, peut sembler excessivement géographique. C'est effectivement faire l'hypothèse que, dans toute société, sans choc extérieur, la transmission intergénérationnelle

20. Par exemple dans *l'Histoire du Japon* dirigée par Francine HÉRAIL (Ecully, Éditions Horvath, 1990). La troisième partie, rédigée par Pierre Souyri, qui s'achève par l'époque *Sengoku*, se nomme « Le Moyen Âge », et la suivante, rédigée par Hiroyuki Ninomiya, « L'époque moderne ». La facilité à caler l'histoire japonaise sur la périodisation européenne avait déjà été évoquée par Marc Bloch à la fin de *La société féodale* (Paris, Albin Michel, 1939), dans le premier chapitre de la troisième partie (« La féodalité comme type social », p. 603-612).

21. TESTART Alain, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 2012. Alain Testart est décédé en 2013.

peut évoluer sous l'accumulation de multiples mutations ou innovations, sans pour autant muter de façon décisive, mais qu'en revanche les évolutions considérables peuvent se produire dans le cadre d'interrelations sociétales. Les exemples sont nombreux de sociétés durablement isolées et qui n'ont pas fondamentalement changé (sur une longue période les Aborigènes australiens, sur quelques siècles les Pascuans...). Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait aucun processus historique, bien évidemment ; mais ils restaient dans le cadre des logiques de ces sociétés sans les transformer brutalement. Inversement, les sociétés fortement connectées à d'autres, en particulier celles de l'axe de l'Ancien Monde²², bénéficient ou souffrent, c'est selon, des innovations, des épidémies, des migrations, des impérialismes, de leurs voisins. En d'autres termes, l'historicité est d'autant plus active que le degré de connexion entre sociétés est élevé.

C'est pourquoi il m'est souvent arrivé d'écrire : « Périodiser, c'est régionaliser. » En particulier en posant la question : « Où est l'Antiquité ? »²³. La notion de monde antique correspond à un type de sociétés qu'on rencontre autour de la mer Méditerranée, à partir du II^e millénaire avant notre ère – en tout cas à l'est de cette mer – et jusqu'aux V^e-VI^e siècles de notre ère, pour l'Ouest méditerranéen, voire au-delà pour la partie orientale. Mais peut-on dire que les premiers Mayas ou la société de Djenné-Djeno (dans l'actuel Nigéria), qui sont effectivement contemporains en termes d'années solaires, de chronologie du système-Terre, sont également « antiques » ? La question n'a guère de sens, ce qui revient à limiter géographiquement la portée du découpage chronologique qui borne l'Antiquité. Ce serait évidemment plus complexe si l'on s'intéressait à la périodisation d'une société qui a alors quelques interactions avec le monde méditerranéen (l'Empire Han), voire de très fortes interactions (les Parthes). On aurait sans doute à réfléchir en termes de métissage chronologique.

Considérer les périodes aussi comme des découpages géographiques, des régions, permet ainsi de changer d'échelle. Cette question n'est pas purement académique, rétrospective, car elle me semble une piste pour répondre à la « provincialisation » de nos concepts occidentaux, en particulier de notre périodisation européenne.

22. GRATALOUP Christian, *Géohistoire de la mondialisation*, op. cit., chapitre 3 « Le système Ancien Monde », p. 75-106.

23. GRATALOUP Christian, *Faut-il penser autrement l'histoire du monde ?*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 78 (voir le chapitre 2 de la première partie : « Où est l'Antiquité ? »). Ce raisonnement avait déjà été esquissé dans un article du *Débat*, 154, 2009, p. 67-77.

Le défi épistémologique du niveau mondial

Il y a une bonne trentaine d'années, à la fin des années 1970, le Monde s'est imposé aux Occidentaux. Cette formule brutale est souvent résumée par le mot « mondialisation ». Il en découla une remise en cause de la « modernité », en particulier des grandes démarches classificatoires (le structuralisme) et évolutionnistes (le marxisme), souvent qualifiée, en histoire, de « fin des grands récits » et, plus généralement, de « post-modernité »²⁴. L'Occident a cessé de considérer les autres sociétés comme des « nous » en retard (pays moins avancés, sous-développés, en voie de développement)²⁵. Nous ne cessons de mesurer l'ampleur de la tâche épistémologique qui en résulte, en particulier dans le domaine des sciences sociales. L'un de ces défis a pris la forme de l'histoire dite « globale ». Née aux États-Unis, sous le nom de *World History*, puis de *Global History*, c'est sous cette dernière formule, transcrite trop littéralement, qu'elle s'est lentement diffusée en France. La démarche pose évidemment une rude question de périodisation²⁶.

Le modèle évolutionniste occidentalocentré tel qu'il fut brossé des Lumières aux années 1970, n'était intellectuellement viable qu'à condition de considérer le reste du Monde comme composé de sociétés situées à des stades antérieurs de l'évolution. La transition démographique constitue un bon exemple de ce modèle, d'autant plus opératoire qu'il concerne en grande partie la dimension biologique de l'histoire : le processus peut être plus ou moins rapide, mais toutes les sociétés sont appelées à passer par les mêmes étapes, de l'ancien régime (démographique) au nouveau, par les phases transitionnelles successives. On pouvait donc en tirer le portrait du Monde sous forme d'un planisphère coloriant les pays selon une gamme de valeurs visuelles traduisant leurs positions dans ce processus démographique. L'espace était organisé par le temps, lui-même structuré par un modèle évolutionniste unique. Plus généralement, qu'il s'agisse des étapes du modèle de Rostow ou de l'enchaînement des modes de production marxistes, on pouvait situer les pays selon leur degré d'évolution, de croissance, leur position sur le chemin du progrès. C'était le cœur de la pensée de la modernité. Dans un tel contexte la différenciation géographique était subordonnée à la pensée historique.

24. LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

25. GRATALOUP Christian, *Faut-il penser...*, *op. cit.*, chapitre 1 « Un singulier pluriel, l'humanité », p. 41-74.

26. BOUCHERON Patrick et DELALANDE Nicolas (dir.), *Pour une histoire-monde*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

En revanche, dans le contexte « présentiste »²⁷ actuel (au moins dans les pays occidentaux), comment périodiser globalement ? C'est justement là que l'esquisse spatio-temporelle évoquée plus haut offre peut-être une piste. En considérant les périodes comme régionalisées, à des niveaux divers, l'organisation du temps que nous mettons en scène dépend d'une pensée cartographique de l'humanité. Et réciproquement, doit-on rajouter. L'accélération majeure des derniers siècles, la « révolution industrielle »²⁸, et plus généralement la « Grande Transformation », sont à la fois productrices de et produites par le niveau mondial qui n'existait pas auparavant comme un système d'interactions entre sociétés, un système spatial au sens des géographes. Ce système est l'extension d'un réseau d'échanges à l'échelle de l'Ancien Monde qui intègre brusquement, très brutalement même, les autres mondes, en particulier les sociétés amérindiennes. Ne serait-ce qu'en les faisant participer aux échanges d'outils de la valeur des réseaux de l'Ancien Monde (les monnaies sous forme de métaux précieux, mode d'usage des minerais qui n'avait pas de sens dans les sociétés amérindiennes), mais aussi en mettant en place un système commercial exploitant les différentiels entre zones climatiques (l'économie de plantation, pour aller vite), la construction des réseaux économiques planétaires a représenté le préalable indispensable à la brusque rupture dans le mode d'exploitation de la planète qu'on appelle « industrialisation ». On peut donc prendre l'extension des réseaux de l'Ancien Monde, processus non réductible aux seuls voyages et colonisations européens, comme le début de la grande période contemporaine. L'intégration des sociétés plus locales (mais ce niveau régional a pu être d'échelle très variée) n'a rien eu de simultané ; la grande période contemporaine débute donc à des dates différentes suivant les lieux et ce processus peut être pensé cartographiquement.

Pour les périodes précédentes, en l'absence de système d'interrelations au niveau global, les chronologies ne peuvent être construites que localement, mais selon une géographie nettement différenciée. On peut, dans la mesure où les influences réciproques entre les sociétés amérindiennes étaient loin d'être inexistantes, esquisser une périodisation proprement « américaine ». Une bonne partie du monde polynésien peut également être pensé selon sa périodisation propre. Certaines sociétés sont plus isolées encore. Les Aborigènes australiens, dont les contacts avec d'autres groupes ne sont même pas prouvés, nécessitent certainement

27. Voir HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.

28. Voir la mise au point de Patrick Verley, dans ce même volume.

une chronologie spécifique. Plus généralement, la périodisation dépend de la carte du degré de connexion des sociétés entre elles.

Ainsi, au cœur de l'Ancien Monde, la connexité croissante depuis plusieurs millénaires de la Méditerranée aux mers de Chine invite à penser l'ensemble selon une chronologie propre à cette échelle d'observation. C'est dans ce contexte que peuvent se loger les périodisations régionales, celles de la Chine, de l'Inde septentrionale, des peuples des steppes, de l'Iran, du monde méditerranéen, pour considérer les ensembles les plus massifs. Pour reprendre le mot de Dipesh Chakrabarty, il s'agit bien de « provincialiser »²⁹ non seulement l'Europe, mais toutes les « civilisations » interreliées, à condition d'entendre par provinces des sous-ensembles géographiques d'un espace plus vaste.

Dans ce contexte, nos « quatre vieilles », nos périodes canoniques qui organisent encore la profession historique en Europe, peuvent redevenir des objets intellectuels fréquentables. En considérant l'Antiquité comme un espace apparu dans le Croissant fertile et se diffusant vers l'ouest à travers l'axe méditerranéen, on peut penser l'intégration progressive de peuples et territoires sous la forme d'une périphérie³⁰. Cette dernière notion, tout comme celle de période, est à prendre simultanément dans un sens spatial (l'au-delà du monde antique, polarisé par lui et fournissant matières premières et êtres humains) tout autant que temporel (un moment entre une dynamique historique non antique, néolithique le plus souvent, voire paléolithique, et une intégration à l'espace antique). Comme pour tout processus de diffusion – donc d'extension –, au-delà d'une certaine limite qui dépend des moyens de communication alors en vigueur, une rupture géographique, donc périodique, peut se produire. C'est ce qui s'est déroulé quand un noyau de fortes densités sur des terres lourdes en milieu de climat océanique s'est autonomisé « entre Loire et Rhin ». De cette fission sont nés l'Europe latine, lentement différenciée de l'Empire byzantin, et, réciproquement, sur l'autre versant de l'ancien espace antique, le monde arabo-musulman.

On pourrait brosser une fresque semblable pour d'autres sous-ensembles de l'axe de l'Ancien Monde et les chronologies seraient pareillement en interaction. Par exemple, sans la poussée du monde des Hans imposée aux peuples des steppes, les mouvements de ces sociétés à l'échelle de l'Eurasie seraient incompréhensibles. Ceux qu'on appelle les Huns, pour prendre un cas fameux, interviennent brutalement d'abord en Iran au IV^e siècle, puis

29. CHAKRABARTY Dipesh, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

30. CUNLIFFE Barry, *La Gaule et ses voisins. Le grand commerce dans l'Antiquité*, Paris, Picard, 1993.

au siècle suivant dans la plaine indo-gangétique et plus loin à l'ouest avec Attila. Pris au seul niveau de chacune de ces grandes sociétés (Iran, Inde septentrionale, Rome), ces processus sont des événements, des moments non réductibles aux dynamiques locales. Mais, compris à l'échelle de l'ancien Monde, ils deviennent systémiques. L'espace-temps eurasiatique intègre les dynamiques régionales, mais, en même temps, il est construit comme une interaction de ces historicités locales.

Il faut *in fine* franchir un cran supplémentaire dans l'échelle historique en pensant de façon intégrée la temporalité du système-Terre par ses liens avec celle de l'humanité. On ne discutera pas de la très grande transformation en cours, le passage d'un paradigme économique (être maître et possesseur de la nature) à un paradigme écologique (gérer la nature), tant la périodisation nommée « Anthropocène » prête à polémique. Mais, quelle que soit la façon dont on appelle cette bifurcation, il y a là une mutation symétrique du début de la période productive, de l'abandon progressif de la prédation, de la vie des chasseurs-cueilleurs, période généralement qualifiée, bien que l'expression ait perdu son sens littéral, de Paléolithique. Le Néolithique, au sens retenu depuis Vere Gordon Childe, c'est-à-dire la période de domestication de certaines plantes et animaux, ainsi que des transformations consécutives (généralisation de la sédentarité, accélération considérable de la croissance démographique), me semble une rupture, une révolution, moins symétrique de la révolution industrielle que de la fin d'une logique cumulative de la production³¹. L'industrialisation est plutôt l'acmé final de la période productive et transformatrice de la planète, et s'il est un nouveau changement en cours, de même ampleur que celui qu'a marqué le Néolithique, il s'amorce tout juste.

Or, les moments initiaux de domestication, les Néolithiques, qu'il faut écrire et cartographier au pluriel, n'ont de sens que dans le contexte post-glaciaire des XII^e-V^e millénaires avant notre ère : une chronologie des sociétés qu'on ne peut écrire sans l'inscrire dans celle du système-Terre, dont la dynamique globale a connu elle-même de fortes variations régionales.

Conclusion

Le chantier peut donner le vertige, mais il est largement enclenché³². Ce n'est pas faire injure aux pères encyclopédistes des Lumières, bien

31. Voir la mise au point de Grégor Marchand, dans ce même volume.

32. Voir *Histoire globale. Le blog*, [en ligne], <http://blogs.histoireglobale.com/> (consulté le 8 mai 2014).

au contraire, que de détricoter leur modèle évolutionniste et leur opposition homme/nature. Nous sommes entrés, en prenant conscience de l'échelle mondiale, de son poids et de ses contraintes, dans une phase de vaste recomposition épistémologique. Mais, comme auraient dit les philosophes des Lumières, l'obscurantisme ne dit jamais son dernier mot. Ainsi la caricature intellectuelle proposée par Samuel Huntington, celle du chacun pour soi intellectuel, est une tentation simplificatrice trop séduisante et paresseuse pour ne pas régulièrement faire des émules. À rebours, la pensée à l'échelle de toute l'humanité, l'effort d'une pensée métissée s'efforçant de prendre simultanément en compte la diversité des sociétés et l'unité du Monde, exige une remise en cause bouleversante et nécessaire.